SIERRA BLAS (Verónica), *Palabras huérfanas. Los niños y la Guerra Civil [Paroles orphelines. Les enfants et la guerre civile]*

Madrid : Taurus, 2009, 456 p.

Anne-Marie Chartier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/2046>

DOI : 10.4000/histoire-education.2046

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2009

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Anne-Marie Chartier, « SIERRA BLAS (Verónica), *Palabras huérfanas. Los niños y la Guerra Civil [Paroles orphelines. Les enfants et la guerre civile]* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 123 | 2009, mis en ligne le 13 octobre 2010, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/2046> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.2046>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

SIERRA BLAS (Verónica), *Palabras huérfanas. Los niños y la Guerra Civil* [Paroles orphelines. Les enfants et la guerre civile]

Madrid : Taurus, 2009, 456 p.

Anne-Marie Chartier

RÉFÉRENCE

SIERRA BLAS (Verónica), *Palabras huérfanas. Los niños y la Guerra Civil* [Paroles orphelines. Les enfants et la guerre civile], Madrid : Taurus, 2009, 456 p.

- 1 Entre 1936 et 1939, plus de 30 000 enfants furent évacués par la République espagnole vers la France (ca. 20 000), la Belgique (ca. 5 000), l'Angleterre (ca. 4 000), la Russie (2 895), le Mexique (463), la Suisse (430) et le Danemark (100). Verónica Sierra Blas a enquêté sur ces évacuations, qui feront date dans l'histoire de la protection des mineurs en période de guerre : qui peut certifier que ces départs poussés par l'urgence (on pense aux enfants basques après Guernica) ne seront pas sans retour ? Peut-on protéger à la fois la vie des enfants et le droit des familles ? La République espagnole confie à l'aide internationale les premières cohortes d'enfants « victimes de guerre », bien avant toute définition du droit d'ingérence humanitaire et des interventions d'urgence. La guerre civile n'est donc que le cadre du récit qui cherche à retracer l'expérience de la guerre et de l'exil du point de vue des enfants : comment faire ? Verónica Sierra Blas est une spécialiste reconnue des correspondances et plus largement des écritures populaires. Le corpus sur lequel elle travaille ici est encore plus périlleux, puisqu'il s'agit des lettres, photos, dessins, travaux scolaires, écrits personnels ou collectifs des enfants exilés, dont le livre donne à lire et à voir reproductions ou extraits.

- 2 Première difficulté, les sources. Pour cela, il a fallu consulter des fonds d'archives dispersés en Espagne, mais aussi à Oslo, Moscou, Philadelphie, Mexico, Paris, Bruxelles. La documentation, comme on s'en doute, est terriblement disparate et lacunaire. Le corpus principal est celui des lettres non distribuées aux parents disparus, emprisonnés, tués, exilés, qui ont été conservées par des intermédiaires ou interceptées par la censure franquiste. Les lettres distribuées furent parfois sauvées dans des archives familiales (et ont déjà servi à d'autres publications), mais la plupart disparurent quand un demi-million d'Espagnols franchirent les Pyrénées, à partir de janvier 1939. Puis ce fut la Seconde Guerre mondiale et, pour les exilés, de nouvelles errances entre camps et refuges provisoires, faisant grossir, faute d'adresse, le nombre de lettres « orphelines ».
- 3 Seconde difficulté, l'interprétation. Ce qui fait le prix de ces témoignages, c'est qu'ils sont très précisément datés. Mais les conditions d'écriture rendent leur lecture délicate. L'auteur traque les indices permettant de distinguer les lettres spontanées (« Maman, écris-moi, sinon je croirai que tu es morte ») et les lettres corrigées par un adulte pour ne pas inquiéter ou mettre en danger le destinataire. Que tirer des lettres rédigées collectivement (sur le modèle des correspondances scolaires et des journaux de classe) qui semblent parfois presque dictées par le maître ? Comment se servir des dessins, des rédactions, des travaux scolaires des enfants ? Et comment deviner la réaction des enfants aux lettres reçues ? Toutes disent l'amour, la douleur de l'absence, l'espoir. Elles font le compte des vivants, des blessés, des morts, disent la défaite, la dispersion, parfois même une fin prochaine (« Vous qui avez vécu jusqu'à aujourd'hui dans un monde plein de roses et qui avez été heureux avec maman et moi, vous ne pouvez encore comprendre pourquoi je meurs. [...] Vivez la conscience tranquille et l'esprit serein, avec la dignité dans laquelle a toujours vécu votre père, et avec laquelle je meurs », p. 274). Messages elliptiques qui sont autant de pièges à archétypes pour héros de films ou de romans. L'historienne résiste à cette tentation, mais même les entretiens avec les survivants ne peuvent compléter ce puzzle hétérogène auquel manquent la plupart des pièces. Transformer ces traces en histoire exigeait de trouver un étroit chemin de crête entre deux pentes dangereuses : sacrifier le témoignage des enfants comme autant de reliques, les réduire à illustrer les étapes d'une histoire déjà écrite sans eux. De fait, en traitant la fragmentation et l'hétérogénéité des données comme une contrainte de situation, Verónica Blas en fait une figure du chaos où tant de vies furent englouties. Les petites voix rescapées de l'oubli peuvent alors parler pour bien d'autres.
- 4 Le livre déroule en douze chapitres les étapes de cette quête. Deux chapitres introductifs (« Guerre et enfance » puis « L'école belligérante ») situent brièvement, à travers la presse, la propagande, les affiches, la littérature enfantine, « le processus d'acculturation des enfants au conflit et à la violence » (p. 43) et la façon dont les écoles « enrôlent » les enfants dans l'un ou l'autre camp. Puis on suit les opérations d'évacuation des jeunes réfugiés, étiquetés par les « Cœurs de carton » accrochés à leur cou (chap. 3), grâce à de multiples organismes de transfert et d'accueil (« Aide à l'enfance », chap. 4). Dès 1938, les franquistes dénoncent ces « rapt » et des affiches imprimées en français réclament : « Rendez les enfants espagnols à l'Espagne ». Intitulé « Écriture, dessin et thérapie », le chapitre 5 s'interroge sur les « écrits d'enfants dans la guerre », genre inauguré avec les lettres aux soldats en 1914-1918. Repartant des études psychologiques faites à partir du *Journal* d'Anne Franck, Verónica Sierra Blas

cherche comment ces formes d'expression multiples, lettres, rédactions scolaires, dessins (avec l'omniprésence d'avions lâchant des bombes) ont permis une salutaire « mise en représentation » d'expériences où la peur le dispute à l'angoisse, au moment même où Picasso peine à représenter Guernica. Leur valeur documentaire ne peut occulter cette dimension émotionnelle, même quand l'expression adopte les stéréotypes scolaires de l'époque.

- 5 On entre ensuite dans l'expérience de l'exil. Une fois expliqué le « mystère des lettres perdues », l'auteur s'attarde sur le dossier des enfants partis en Russie, le mieux documenté et le plus dramatique. Les enfants qui débarquent à Cronstadt le 23 juin 1937, fils de combattants militants, prennent conscience de leur filiation héroïque quand ils sont accueillis par les drapeaux, les fanfares, les hymnes, les défilés et les cris de bienvenue des pionniers en uniforme : « Vive l'Espagne Rouge ». Ils adoptent avec gratitude la patrie du prolétariat, d'autant que le camarade Staline leur offre une éducation collective de privilégiés (peut-être pour fournir des cadres à la IIIe Internationale, p. 239). Alors que les enfants réfugiés à l'ouest sont placés dans des familles, eux sont élevés « collectivement » comme des pionniers, sous le tutorat d'éducatrices, dans un confort qui les ravit (nourriture abondante, visites médicales, chambres chauffées, activités sportives, excursions, concerts, visites de musée). Ils fréquentent des écoles russes, mais sont scolarisés à part, avec peu d'heures de russe et des maîtres espagnols qui leur font lire Cervantès et Garcia Lorca. Les garçons rêvent de devenir tankistes ou aviateurs, pour abattre Franco, mais ces deux années au paradis communiste s'achèvent avec l'invasion hitlérienne, le 22 juin 1941. Les derniers chapitres relatent la fin de ces enfances brisées. Ceux qui ont seize ans cherchent à s'engager ou à entrer dans les services aux armées, les autres sont dispersés, la plupart meurent des suites du froid, de la faim, de la tuberculose (50 % sont contaminés en 1941-1942, selon une enquête demandée par les communistes espagnols). Aucun des survivants ne peut revenir après 1945 du fait que l'URSS (comme le Mexique) ne reconnaît pas l'État franquiste. Il leur faut donc faire leur vie au milieu de Russes pour qui ils seront toujours « les Espagnols ». Ceux qui, vingt ans plus tard, font le voyage, retrouvent une Espagne sans rapport avec leurs souvenirs, et ceux qui décident de rester pour « mourir au pays » (l'auteur les a retrouvés dans des maisons de retraite) sont toujours désignés comme « les Russes », c'est-à-dire les communistes. Que le refuge soit devenu exil forcé donne d'autant plus de prix aux écrits témoignant, au fil des jours, des activités et des sentiments des enfants, avant que l'expérience du « non-retour » n'occulte les années d'espoir.
- 6 Le livre, que Verónica Sierra Blas dédie à ses grands-parents « à qui la guerre a volé leur enfance et leur jeunesse », est émouvant. Le cœur se serre souvent à lire les « paroles orphelines » dans lesquelles elle nous fait entrer par effraction. Mais il est beaucoup plus que cela. Grâce à la collecte rigoureuse de l'auteur, ces messages privés entrent dans les pages d'une histoire collective et, avec deux générations de retard, les lettres jamais lues trouvent enfin leurs destinataires.